

requièrent de la disponibilité et des savoir-faire exigeants. En outre, articuler ces « réformes radicales » avec une prise en considération des « besoins authentiques » me semble plutôt hasardeux, surtout si l'on a posé, comme le fait Posca dans le livre, que les personnes sont aliénées dans leurs relations aux besoins en raison du consumérisme. Si l'une des forces de cet essai découle de la capacité de l'autrice de tenir ensemble travail et consommation, elle ne paraît pas résoudre, quoi qu'on en dise, les difficultés qu'il y aurait à remettre nos modes de vie et de travail dans le bon sens une fois qu'on se serait débarrassés du capitalisme, précisément parce que celui-ci a forgé notre monde et que c'est donc à partir de « notre aliénation » qu'il faut pourtant s'émanciper. Tout en ne résolvant pas cette aporie, le livre éclaire à tout le moins les dangers du statu quo.

MARIE-PIERRE BOUCHER

Université du Québec en Outaouais

Jonathan Durand Folco et Jonathan Martineau, *Le capital algorithmique : accumulation, pouvoir et résistance à l'ère de l'intelligence artificielle* (Montréal: Éditions Écosociété, 2023)

L'OUVRAGE DE Durand Folco et Martineau présente un projet ambitieux : développer une réflexion théorique holistique et interdisciplinaire sur le capitalisme algorithmique, soit le stade du capitalisme auquel le capitalisme néolibéral serait en train de céder place depuis la fin des années 2000. Ce moment pivot est marqué à la fois par une crise financière globale et par l'ascension vigoureuse des compagnies technologiques au cœur de l'économie et des relations sociales.

Il est urgent, notent les auteurs, « de développer une théorie critique des

algorithmes, c'est-à-dire une démarche interdisciplinaire qui vise à comprendre les multiples ramifications de la logique algorithmique, » (29) pas seulement pour son intérêt universitaire, mais également dans une perspective de résistance. Les auteurs s'engagent dans ce large projet à travers vingt « thèses » – chacune constituant un chapitre – qui étayent sur près de 500 pages un argumentaire appuyé et recherché, et de façon générale habilement construit même si l'on peut par moment en chercher le fil.

Le cadre théorique qui soutiendra l'ensemble de l'ouvrage (les auteurs posent aussi onze « hypothèses fondatrices »), présenté au début du livre, s'inspire des travaux de trois autrices : Nancy Fraser, de laquelle on retiendra une conception du capitalisme en tant qu'ordre social; Soshana Zuboff, de laquelle on tire principalement les théories sur la centralité des données dans le capitalisme contemporain; et Kate Crawford, qui remet à l'avant-plan le rôle étonnamment souvent négligé du travail à « l'ère numérique ». C'est à l'intersection de cette triade « capitalisme – travail – données » que se situe l'intention des auteurs de rendre une « théorie globale et critique du capitalisme algorithmique. » (50)

La richesse pressentie du cadre théorique ne produit malheureusement pas les retombées attendues. Sa présence devient rapidement diffuse, et parfois même reléguée derrière un cadre très définitivement ancré dans l'économie politique marxiste dont les subtilités souhaitées par les auteurs apparaissent principalement dans la littérature présentée et trop peu dans leur propre analyse.

Cela n'empêche toutefois pas les auteurs de livrer un exposé probant sur la plupart des fondements de leur réflexion, particulièrement en ce qui concerne la question du travail. La thèse 8, dans laquelle il est soutenu que le « capitalisme

algorithmique représente un authentique nouveau régime d'accumulation basé sur la prédominance du capital algorithmique, » (161) déploie une très robuste critique du « technoféodalisme », courant maintenant répandu en économie politique marxiste. « Les plateformes ne sont pas des nouveaux seigneurs numériques mais des entreprises capitalistes en bonne et due forme, » (178) affirment les auteurs, qui voient au sein des entreprises du numérique un caractère productif incontournable.

D'autres thèses, bien que justes, sont moins convaincantes dans leur apport au projet des auteurs. Le développement d'une « théorie globale », pour tout l'attrait qu'elle présente, pose un piège intrinsèque difficile à éviter : à vouloir tout couvrir, on prête nécessairement flanc à certaines faiblesses analytiques, personne ne pouvant être expert de tout. Un certain déséquilibre est ainsi ressenti au fil des thèses. La thèse 6, par exemple (*les technologies algorithmiques colonisent la sphère domestique, les tâches ménagères, le care et le travail émotionnel*) surprend en affirmant que « la relation entre le capitalisme algorithmique et le travail affectif [semble] émerger surtout en rapport avec le marché de l'intelligence artificielle domestique. » (116) Si cette relation existe bel et bien, la question du travail affectif en théories critiques des algorithmes est étudiée depuis un moment déjà dans des champs plus diversifiés, notamment les études des médias et la pédagogie. La thèse 12 (*le capital algorithmique participe à une reconfiguration de l'ordre international*) est en elle-même intéressante, mais sa contribution directe à la thèse générale est moins évidente.

La plupart des thèses laissent malgré tout une impression forte, marquées par une excellente maîtrise de la question de la part des auteurs ainsi qu'un apport réflexif rafraîchissant. La thèse 15 met

de l'avant une des raisons de l'urgence d'agir prônée par les auteurs, soit la crise climatique, de façon directe, argumentée et perspicace. On y rappelle avec justesse que l'enjeu climatique des technologies algorithmiques dépasse la quantité d'énergie utilisée par les centres de données : si les capitalistes verts aiment mettre de l'avant les systèmes algorithmiques qui visent à protéger des écosystèmes, ce sont ceux « mis au service de la profitabilité du capital fossile, » (328) des industries minières ou financières qui sont de loin les plus dominants et performants. Le choix d'ouvrir sur le phénomène d'accélération du temps (thèse 3) est ingénieux, accrocheur et place un axe à la fois bien présent et subtil.

À la lecture, donc, l'ouvrage peut paraître parfois un peu trop copieux et épars, surtout aux yeux des personnes plus érudites dans le champ des théories critiques des algorithmes. Plusieurs chapitres avancent sur de longues pages une argumentation défendant des thèses qui sont déjà bien établies dans la littérature, écartant le lectorat de l'originalité du propos des auteurs et rendant le suivi de leur propre réflexion plus complexe, parfois sans nécessité. Pour les plus néophytes, toutefois, ce travail d'ampleur offre une ressource qui est pour le moment unique en son genre dans la littérature québécoise. Le travail de recension de la littérature par les auteurs est remarquable et couvre un large éventail des thèmes des théories critiques des algorithmes, présentant pour chacun de ces thèmes des chercheurs-euses de grand intérêt. C'est là sans aucun doute la principale force du projet, qu'on peut déjà qualifier malgré ses quelques faiblesses d'ouvrage de référence dans le champ, surtout dans la littérature francophone.

Les auteurs s'inscrivent de façon franche dans la tradition critique, appelant dès le début de leur essai à s'en

saisir comme outil de lutte, et espérant pouvoir offrir les germes d'une praxis et non uniquement d'une théorie. Les trois dernières thèses du livre tâchent de livrer cette promesse en proposant des modèles d'organisation démocratique et populaire qui permettraient non pas de se détacher entièrement de l'algorithmique, mais de s'en saisir collectivement, de s'en approprier les bienfaits et d'en éliminer les conséquences néfastes. Les auteurs proposent pour ce faire de « réhabiliter les vertus et critiquer les vices technologiques, » (410) rappelant sans toutefois la nommer le *pharmakon* de la pensée du philosophe de la technique Bernard Stiegler. Cette tentative de remettre de l'avant une « éthique des vertus » laisse une impression maladroite de la part de deux experts de leur champ, mais pas de celui de l'éthique – impression qu'on peut toutefois aisément ignorer en saluant plutôt le choix de proposer une conclusion concrètement axée sur l'action et le vivre-ensemble politique.

SAMUEL COSSETTE

Université du Québec à Montréal

Margot Canaday, *Queer Career: Sexuality and Work in Modern America* (Princeton: Princeton University Press, 2023)

MARGOT CANADAY'S award-winning *Queer Career* follows her book *The Straight State: Sexuality and Citizenship in Twentieth-Century America*. Where *Straight State* focused on bureaucracy, *Queer Career* engages “with a more human side of the practice of history.” (15) The human appeal comes from the 156 oral histories that accompany archival research on gay, lesbian, and trans workers in the post-World War II period through to the early 1990s. Much of the book is deeply moving, and this includes

Canaday's personal work history as told in the introduction. The oral histories provide beautifully suggestive insights into individual lives. “*I was a typist, and I wanted to type!*” one interviewee emphatically declared (19, emphasis in the original). This voice – in its joyful orality – is from an African American man whose declaration turned Canaday's attention to low paid work. Despite her early research qualms about not being able to find sources, Canaday amassed a brilliant archive to demonstrate the long history of queer working lives and queer work. She compellingly argues that the precarity and vulnerability of queer workers in the long postwar period anticipated the current gig economy. In the introduction, Canaday emphasizes that her argument on precarity is nuanced. She writes, “queer people were among the first precarious workers *across* the class spectrum. (12, emphasis in the original). In bringing together the history of sexuality and the history of capitalism, Canaday explores the working lives of queer people in public and private sectors across corporations, law offices, hospitals, universities, and factories.

Canaday expands the discussions of queer work beyond the public sector purges of the so-called Lavender Scare and into the broader range of working lives. Although she addresses the purges and activism to end them, they are not the full story of work. She finds patterns and systems of exceptions drawing out the complex work worlds queer people navigated using everything from personal appearance to the law. Canaday finds evidence of a public secret of queerness at work, of tolerance accompanying silence, and of a “queer work world.” In workplaces that valued secrecy and silence, Canaday finds gay workers were valued because of the very precarity and vulnerability the closet engendered. Queer employees could be more readily exploited